

Le processus comme utopie artistique

Lorraine Pintal

Number 143 (2), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pintal, L. (2012). Le processus comme utopie artistique. *Jeu*, (143), 35–38.

LORRAINE PINTAL

LE PROCESSUS COMME UTOPIE ARTISTIQUE

Afin de souligner le 60^e anniversaire du Théâtre du Nouveau Monde et de rendre hommage aux fondateurs qui ont fait de Molière l'auteur fétiche de la maison, j'ai choisi de programmer *l'École des femmes* et d'en proposer la mise en scène à Yves Desgagnés, qui abordait ce répertoire pour la première fois. La saison anniversaire ayant été placée sous le signe des grandes et des petites histoires qui ont marqué l'existence du TNM, il semble que l'histoire d'Agnès et d'Arnolphe n'ait pas été racontée comme le souhaitait le dramaturge Olivier Choinière. Il a donc décidé de croiser le fer avec la production et la direction artistique du théâtre en créant *Projet blanc*, qui invitait un public restreint à entendre, en même temps réel que la dernière représentation, sa critique acerbe de la mise en scène d'Yves Desgagnés par le biais d'une bande-son diffusée dans les baladeurs numériques confiés à chaque spectateur.

Si je me prête au jeu de l'époque de Molière et que je fais la critique de la critique de *l'École des femmes*, version Olivier Choinière, je ne suis pas certaine de trouver sa mise en scène si audacieuse. Molière au moins avait pris la plume et porté à la scène une autre pièce pour souffler au visage de ses détracteurs son verbe cuisant et décapant. Et de plus, il avait

utilisé le rire : ce rire si intelligent, si libérateur qui invitait au respect et à l'admiration.

Pour *Projet blanc*, la mise en abyme d'Olivier Choinière pousse sur un terrain de mensonge et d'anonymat. En effet, Olivier Choinière ou quelqu'un d'autre de sa compagnie s'est métamorphosé en professeur désireux d'initier un groupe d'élèves au théâtre de répertoire. Lui ou quelqu'un d'autre a réservé les 80 sièges du paradis du TNM, a vendu les places deux fois plus cher (40 \$ au lieu de 21,25 \$), a exigé de ses spectateurs qu'ils passent inaperçus en évitant de se tenir en groupe, qu'ils cachent leurs audioguides et suivent sa voix de meneur de foule qui les dirigeait clandestinement au deuxième balcon du TNM.

Un cercle de critiques a qualifié *Projet blanc* d'événement artistique subversif et provocant. L'un d'eux l'a décrit comme une « incroyable et savoureuse aventure ». Un autre l'a même comparé au mouvement *Occupy*, souhaitant que, désormais, la branche armée des indignés entre en contact avec la création pour en faire jaillir la lumière. Le Théâtre du Nouveau Monde et Wall Street ? Même jeu, même combat. Je crois rêver !



L'École des femmes de Molière, mise en scène par Yves Desgagnés (TNM, 2011). Sur la photo : Guy Nadon (Arnolphe) et Sophie Desmarais (Agnès).
© Yves Renaud.

Même le caractère subversif de cet acte dit de création peut être remis en cause. N'est-ce pas là aussi, tout comme dans les théâtres institutionnels qu'il critique, une stratégie de l'image du théâtre d'Olivier Choinière ? Car *Projet blanc* a nécessité une mise en marché, si minime soit-elle, la participation d'un public, si restreint soit-il, et la présence de critiques. Il supposait une visibilité et ne pouvait exister seul.

Il a choisi de parasiter une production déjà montée, interprétée par des comédiens jouant sur une scène, devant un public nombreux et varié totalement libre de réagir à la vision qui lui a été proposée. Pour ma part, je trouve qu'il y a toujours quelque chose d'admirable chez l'artiste qui se met dans un état de fragilité extrême lorsqu'il joue, et ce, même s'il s'agit d'une œuvre de répertoire qui a franchi l'épreuve du temps.

Ce qui m'indigne dans *Projet blanc*, ce n'est pas qu'un artiste-dramaturge-metteur en scène s'arroge le droit, par l'entremise de sa compagnie de théâtre, de contester la direction artistique d'une institution théâtrale montréalaise (je crois suffisamment en la démocratie pour en défendre le principe mordicus). Non, ce qui m'indigne, c'est le procédé utilisé et le plat médiatique que l'on a cuisiné autour en vantant la recette du vulgaire bien cuit et en voulant le faire passer pour un acte créatif audacieux et éclairé !

Allons-y avec le procédé

Je suis certainement d'une autre école de pensée que celle d'Olivier Choinière. J'ai appris mon métier de comédienne en préservant le caractère sacré de la scène et l'intimité qui se crée avec le public. C'est ainsi que j'ai réussi à aimer profondément cet art de l'instant qu'est le théâtre. Je ne puis donc concevoir qu'un auteur de la trempe d'Olivier Choinière décide de *squatter* un théâtre sans admettre qu'il puisse briser ce lien télépathique qui s'établit entre une salle et une scène. Il faut presque se compter chanceux que le groupe ait quitté le théâtre à l'entracte, ce qui s'avère malgré tout insultant puisque l'exercice n'a même pas été fait avec la rigueur d'assister à la représentation entière. On se révolte à juste titre lorsqu'un critique quitte la salle à l'entracte. Qu'en est-il d'un artiste soucieux de fournir une critique éclairée d'une production à des spectateurs qui ne l'ont vue qu'à moitié ?

Et maintenant, l'acte artistique

Si on le compare à la démarche des maîtres de la subversion que sont actuellement les metteurs en scène Romeo Castellucci et Rodrigo García, ou encore à celle des compagnies de théâtre de la provocation comme le Living Theatre et l'Eskabel de Jacques Crête, cet acte artistique ne semble-t-il pas un peu banal, manquant « de mordant, de pimpant », comme l'écrivait Réjean Ducharme ?

La clandestinité a ses limites et peut masquer une lâcheté artistique plutôt que montrer un courage créatif. On se cache pour dire la vérité, on s'expose au deuxième balcon d'un théâtre plongé dans le noir, on parle tout bas à l'oreille des gens sans permettre la réaction immédiate, la controverse, la polémique. Quelques spectateurs de *Projet blanc* ont même avoué s'être sentis pris en otage, tout en étant excités par l'exercice de voyeurisme inventé par Olivier Choinière. Ah ! Le paradoxe humain !

Quand les artistes se substituent aux critiques pour se critiquer entre eux, je trouve que cela crée un cercle infantile et stérile. Qu'est-ce qu'une bonne mise en scène ? J'aurais envie de répondre que c'est d'abord l'art de bien raconter une histoire, car une mise en scène ne peut se passer d'un bon texte. *L'École des femmes* de Molière est un bon texte. Le metteur en scène peut choisir de l'aborder dans le respect de sa forme classique. Il peut décider de régner scéniquement sur la pièce. Il peut s'effacer derrière le sens premier du texte pour mettre les mots à l'avant-plan. Il peut miser sur de très grands comédiens et leur fournir le territoire de jeu qui leur permet d'incarner brillamment les personnages, tout en mettant en lumière les enjeux de la situation.

C'est cette dernière voie qu'a choisi d'emprunter Yves Desgagnés avec sa troupe. Il est vrai qu'au moment de réaliser les entrevues pour le programme annuel du TNM, le metteur en scène voyait dans ce chef-d'œuvre du XVII^e siècle une dénonciation de l'asservissement des femmes et de la violence de la pédophilie. En cours de création, la vision d'Yves Desgagnés a changé. Comme nombre de créateurs, comme Olivier Choinière qui a certainement vécu le doute devant la page blanche ou la scène vide, Yves s'est heurté aux limites du processus comme utopie artistique.

Je ne trouve pas utile de reprendre point par point le contenu de *Projet blanc*. Ce dernier peut être lu sur le site Internet du Théâtre Aux Écuries et a été affiché dans le hall de ce nouvel espace de création dès la réalisation du projet. Rappelons que les fondateurs de ce centre ont voulu en signe de solidarité créer des ponts avec le théâtre institutionnel, dont le TNM, et ce, bien avant *Projet blanc*. Comme la majorité de mes pairs, j'ai répondu à leur demande avec enthousiasme sans imaginer recevoir un coup de poignard dans le dos. Il y a au moins plusieurs mérites à l'adversité créée par *Projet blanc* : cela évite les mensonges sympathiques, les faux sourires, les visages maquillés au silence. Voir les masques tomber au théâtre, c'est dramatiquement intéressant. Dans la vie ? C'est pathétique !

De toute manière, quel courage y a-t-il à tirer à bout portant sur le Théâtre du Nouveau Monde ? Considéré par le milieu comme le vaisseau amiral du théâtre, comme une des institutions phares de la culture au Québec, n'est-il pas facile,



HA ha !... de Réjean Ducharme, mis en scène par Dominic Champagne (TNM, 2011). Sur la photo : Anne-Marie Cadieux, Sophie Cadieux, François Papineau et Marc Béland. © Yves Renaud.

voire convenu de s'attaquer à sa direction artistique ? Bien avant que j'arrive à la barre de l'institution, on dénonçait ses choix artistiques, on déplorait son manque d'ouverture, on se plaignait de ses gros décors réalisés avec des gros moyens, on critiquait ses stratégies de marketing trop onéreuses.

On aime détester le TNM, comme on rêve de le diriger ou d'y jouer ! Cela fait partie du rôle de la direction artistique d'affirmer sa vision et d'accorder l'instrument magnifique dont elle dispose, soit ce bon vieux théâtre, au diapason des rêves des artistes. Ce qui est indigne, méprisant même, c'est l'étroitesse de l'analyse d'Olivier Choinière, teintée de narcissisme, qui ne veut pas avouer que le TNM joue un rôle essentiel auprès des artistes et du public en présentant un large éventail des formes d'expression artistique, en étant le carrefour de plusieurs courants dramaturgiques. Pour un théâtre fermé sur lui-même, il est plutôt stimulant de voir que les paroles de Claude Gauvreau, Réjean Ducharme, Normand Chaurette, Jean-Marc Dalpé y côtoient celles de Carole Fréchette, Evelyne de la Chenelière, Nancy Huston, Dacia Maraini. De plus, il sensibilise le jeune public aux arts vivants par la tenue de matinées scolaires, il sillonne le Québec avec les productions de facture classique, il joue sur l'échiquier international, il intègre de plus en plus la pratique émergente,

et j'en passe... Tout cela en composant comme l'ensemble du milieu culturel avec le désengagement de l'État, la nécessité de frayer avec l'entreprise privée et l'obligation de remplir à pleine capacité une salle sans faire de compromis sur l'exigence artistique qui est celle des artistes qui y travaillent.

Une cité a besoin d'un Musée des beaux-arts, d'un Musée d'art contemporain et de galeries alternatives pour être digne de ce nom. Elle a aussi besoin, pour exister, d'un TNM, d'un Théâtre d'Aujourd'hui et de plusieurs théâtres de recherche et d'expérimentation. Un des grands défis que nous aurons à relever tous ensemble, c'est de développer le public, de le diversifier, de le rajeunir. *Projet blanc* dénonce aussi l'abrutissement du public du TNM aveuglé par des slogans publicitaires racoleurs, trop paresseux pour penser par lui-même, trop niais pour distinguer le bon du mauvais théâtre. Un public bon enfant, bourgeois de surcroît, qui croit aimer le théâtre, mais qui, au fond, n'y comprend rien.

J'ose espérer que le Théâtre Aux Écuries trouvera son public. Mais pourquoi ai-je le pressentiment que beaucoup de spectateurs du TNM le fréquentent déjà et qu'ils n'y perdent pas leur intelligence en chemin ? ■